

unissant dans un même élan séminal le verbe et le corps – à l’instar des rayons de l’ange fécondant Marie. Sans elle le film était mort. Du moins il redevenait inférieur au monde infirme qu’il remplaçait et qui, malgré ses défauts, possédait une lumière unique, dont Philippe traquait dans chaque regard l’étincelle, et dont ses rétines « photographièrent » la plus sublime expression solaire, avant qu’il ne se noie dans le golfe de Porto.

Personne ne peut douter qu’il a trouvé au cinéma un refuge contre la grisaille obligée du monde social. Mais le 7<sup>e</sup> art lui servit aussi de remède contre une réalité si inadaptée à la violence persécutrice de ses désirs qu’il ne pouvait la tolérer qu’à travers une médiation miraculeuse. Dardant comme une loupe la lumière divine, réduisant la conscience à un amas ébloui de photons, allégeant les corps en leur ménageant ces rencontres que le travail empêche, la caméra des autres lui devint vite un troisième œil. Ainsi changea-t-il progressivement de religion – même s’il ne cessa jamais de lire, tout au long de ses insomnies.

Sans doute cette existence seconde qu’autorise le cinéma, si proche de la vie antérieure qui s’épanouit dans le cloaque maternel, lui offrait-elle aussi des plaisirs plus physiques que la lecture. Du moins elle l’arrachait plus nettement, par son aspect spectaculaire, désinhibant et collectif, à cette clôture qu’un orgueil asphyxiant sécrétait. En soulageant sa quête presque insulaire de souveraineté, l’obscurité des salles lui offrait cette « contemplation inaccessible » des corps aimés, et ces « rapt de soi ? » qu’il recherchait depuis l’enfance. Indissociable de sa sexualité, comme souvent, sa cinéphilie avait un aspect thérapeutique : là où le film commençait, tout frein était aboli. Le cinéma substitua ainsi à une réalité méprisée un monde s’accordant à ses désirs, pour reprendre la formule d’André Bazin, son puritanisme littéraire finissant par céder devant la volupté de l’image.

Il connaissait les limites de cette posture. Mais si l’inaction est la maladie motrice du spectateur, selon ses propres termes, elle encouragea chez lui une forme féconde de divagation. Pour le dire autrement, il trouva là un biais pour exprimer une vision du monde qui s’interdisait jusque-là tout dé-

bouché. Car Philippe n’aimait pas trop les intelligences directement rentables, ni les esprits trop adaptés. Enfant déjà, il cherchait à conjurer le monde « réel » par tout un tas d’incantations – bien plus qu’à le soumettre. Aussitôt confisqué, un TK 140 Grundig, gris, lourd et germanique qui m’avait été offert pour mes huit ans, lui permit de tenir une radio-libre avant la lettre, où il commentait des heures durant des courses automobiles imaginaires, inventait des catastrophes ou interviewait des personnalités bien « réelles » dont il contrefaisait la voix – délires dont l’hystérie aurait étonné ceux qui, l’ayant connu « adulte », ne virent qu’une version volcaniquement refroidie de lui-même.

Philippe avait pour tout dire quelque chose de génial, si l’on prend ce mot dans son acception latine – le *genius* étant la part irréductible d’un individu, la preuve presque « kyrillienne » de sa singularité, si l’on veut croire ces photographes russes qui prétendaient être parvenus à capter, sur leur plaque sensible, les tremblements particuliers d’une âme.

Ce « quelque chose » alimenta sa passion précoce pour Malraux. Au prestige de l’aventurier et à l’aura du mythomane s’ajoutait le romantisme du verbe tout-puissant, dont l’*alter ego* de Gaulle était le complément armé. Le culte s’ordonnait autour de livres et d’albums, mais aussi de disques et de photos. L’une, sombre et expressionniste, dominait la glace à trois pans de notre salle de bains, où Philippe se gominait chaque matin les cheveux « à la manière de » – elle finit sa carrière dans le bureau qu’il partageait, dans les sous-sols de la Cinéma-thèque.

Notre père en vint à ne plus supporter ce fils hystérique. La *prima donna* qui se levait de table quand arrivaient les légumes, du porc ou des œufs mimosas se vit expédiée au lycée Michelet de Vanves. Coupé d’une fratrie explosive, relégué dans les dortoirs mal chauffés du pensionnat, Philippe se rétracta – métal en fusion dans l’eau glacée. Longtemps il reprocha à notre père cet exil : de fait il changea le conquérant irrésistible en un spectateur trop lucide pour passer à l’action.

Partagé entre le gaullisme et la rébellion en 1968, allant voir chaque barricade mais remontant